

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Ecrire franco.

## JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

### THÉÂTRES DE LYON.

Lyon, le 13 juillet 1861.

Ce que le peuple en France connaît le moins bien, c'est assurément sa propre histoire. Parlez-lui de la République, de l'Empire, interrogez-le sur nos dernières révolutions, il vous répondra sans hésiter; tous ces événements et leurs héros sont ses contemporains; le roman ou le journal, les causeries de la veillée ou le théâtre les lui ont fait connaître. Mais si vous abordez les siècles antérieurs, le Moyen-Age, par exemple, son ignorance est presque complète. — Quelques grandes figures passées à l'état de légendes surnagent seules dans sa mémoire. — Charlemagne lui apparaît comme un Napoléon qui n'a pas eu de Waterloo, et le nom des autres fondateurs de royaumes ou de dynasties ne lui rappelle que des idées vagues et confuses. — Cela se comprend. Ce passé qui offre tant de charmes à l'historien, à l'érudit, plus curieux de savoir ce qui fut que ce qui est, ne peut avoir aucun attrait pour l'ouvrier. Il sait que jadis son sort était misérable, que, serf attaché à la glèbe, il n'était qu'un bétail humain, tandis qu'aujourd'hui il peut vivre, sentir, penser, agir, se contenter d'une humble

position ou aspirer au premier rang, suivant son désir ou ses capacités; que lui importe donc de refaire pas à pas et par le travail de la pensée la route si douloureusement parcourue!

Est-ce indifférence ou ingratitude de la part du peuple pour les hommes qui, sortis de son sein, l'ont initié peu à peu et l'ont amené à conquérir l'intelligence de sa force et de sa liberté. Non, certes. Mais à côté du désir de connaître, il y a la nécessité du travail, et la vie est trop courte. Aussi aimons-nous quand le théâtre, grand vulgarisateur d'idées, nous convie à un de ces spectacles instructifs pour nous, et met en scène un de ces glorieux esprits qui soutinrent au temps jadis la lutte de l'idée et du droit contre la force.

*Héloïse et Abélard* est un de ces drames qui donnent à la foule d'utiles notions. — Pour beaucoup, Abélard n'est que l'amant infortuné d'Héloïse; pour quelques-uns, c'est un des ancêtres directs des libres penseurs du XVI<sup>me</sup> et du XVIII<sup>me</sup> siècle, un des précurseurs de l'esprit philosophique qui prépara et accomplit l'œuvre de 1789. — C'est sous ce dernier aspect que les auteurs du drame ont envisagé Abélard; il ne s'agit plus de la fameuse querelle des *réalistes* et des *nominaux*. Le professeur de philosophie scholastique dispa-

rait pour faire place au tribun courageux qui, le premier, prit en main les intérêts d'une plèbe opprimée et osa parler aux puissants le langage de la vérité.

Le drame d'*Héloïse et Abélard*, longtemps interdit, a été, à sa réapparition, bien accueilli du public. C'était, en effet la première création importante que les nouveaux pensionnaires des Célestins nous donnaient, et la première bataille livrée est une victoire. — Faisons comme dans un bulletin de bataille et citons à l'ordre du jour M<sup>lle</sup> Durieux et MM. Lemaître, Dorsay, Saliné, d'Herblay et Dupré.

Le public n'a pas cette semaine exercé de rigueurs. — M. Chambéry, qui terminait ses débuts dans *Bataille de Dames*, a très-honorablement subi sa troisième épreuve. — Encore quelques jours, et le personnel du théâtre des Célestins, devenu complet, fera mettre à l'écart toutes ces pièces vieillies qui servent aux débuts, et nous pourrons alors connaître les nouveautés promises. La liste en est longue et donne ample matière à la curiosité.

Les faits accomplis ont une autorité difficile à discuter, cependant il est permis même à leur égard de présenter une observation. — Les ar-

### FEUILLETON.

### APRÈS L'ORAGE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Peut-être viendra-t-il un moment où mes torts, comme vous appelez ce que je nomme, moi, la raison et la convenance, seront mieux appréciés, et alors je serai heureux de lui rendre la place qu'elle aura volontairement quittée.

— Fort bien! Ne jugez-vous pas utile de prendre quelques arrangements d'intérêt pour éviter de perpétuer au loin la domination à laquelle vous voulez si chevaleresquement soustraire Louise?

— Il est un moyen bien facile. Le bateau à vapeur de Genève passe dans une heure, et rien ne

s'oppose à ce que nous allions chez M. Reymond, notre notaire, pour régler la nouvelle position de votre fille.

— C'est bien.

Henri fit un salut profond, et évitant de faire voir le sentiment douloureux qui se peignait dans ses regards, il se retira.

Le cousin Paul, qui avait fait retraite dans un coin de l'antichambre à la sortie du mari, vint frapper discrètement à la porte du salon et entra avec l'apparence innocente d'un homme qui ne sait rien de ce qui s'est passé. Il fut accueilli comme une providence par M<sup>me</sup> Duhamel, et avec un mouvement de bienveillance marqué de la part de sa cousine.

— Hélas! mon ami, lui dit celle-ci en lui présentant la main qu'il baisa plus chaudement qu'il n'est d'usage pour un simple parent.

— Vous venez voir un heureux ménage, mon cher Paul, et vous allez assister à une triste rup-

ture, dit la jeune femme d'une voix pleine de larmes.

— M. Paul feignit l'étonnement.

— Quoi qu'il en soit, comptez sur mon profond dévouement, ma cousine. Si je n'ai pu vous donner le bonheur, mettre à vos pieds ma volonté, faire de vos satisfactions, de vos désirs, l'étude de toute ma vie, au moins si je puis adoucir l'amertume de vos peines, je le ferai, soyez-en sûre.

— Mais, mon bon Paul, pourquoi ne vous ai-je pas mieux apprécié, hélas!

Le cousin, intérieurement ravi, prit la physionomie que commandait la circonstance, et, sur un geste de sa tante, il s'assit pour écouter une confidence dont il n'avait pas besoin pour savoir à quoi s'en tenir.

Il fut convenu que M<sup>me</sup> Duhamel resterait au château pour faire les préparatifs du départ, pendant que Louise et son cousin iraient de compa-

tistes qui devaient remplacer M. Martin dans l'emploi des *grimes* sont tombés, mais il en est un, M. Gautier, qui nous inspire de sincères regrets. C'est un de ces artistes dont le galbe excentrique, les allures originales seraient parfois d'un puissant secours, et si MM. les siffleurs lui avaient donné le temps de se faire connaître, nous ne doutons pas que leur opinion n'eût été à la fin modifiée.—M. Gautier, dans des rôles de *Cassandre*, eût produit un effet dont peut-être on ne se rend pas compte.

CH. MAURIS.

## UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(Suite et fin.—Voir le dernier numéro.)

— Je veux vous laisser un souvenir, reprit-elle avec un sourire qui me fit presque maudire un bonheur si stérile.

Et allant vers un grand coffre en écaille, monté sur un trépied, dans un coin du boudoir, elle en tira un délicieux flacon en malachite, à rocailles d'or et d'argent, et ciselé en relief à son chiffre.

— Tenez, ceci vient de moi. Ce fut un de mes caprices, un jour que je me croyais aimée. Je vous le donne. Promettez-moi de le garder.

— Toujours! m'écriai-je; et j'y renfermerai votre pensée à la place du parfum que vous y mettiez autrefois.

Elle me remercia de cette flatterie de manière à me prouver que, sans y être trop sensible, elle savait du moins l'apprécier.

— Vous êtes constant?... prenez-y garde! c'est une vertu cruelle, quand elle n'est pas le bonheur.

gnie chez le notaire.

Nous devons dire, pour atténuer les torts de M<sup>me</sup> de Ferney, et expliquer son acceptation tacite de l'arrangement pris par sa mère, que le despotisme maternel ne s'exerçait pas seulement sur M. Duhamel, mais que sa fille et toute la famille le subissaient. Il ne lui serait jamais venu à la pensée de résister à un acte d'autorité de sa mère. Mais au fond de l'âme elle ressentait une douleur que révélèrent suffisamment sa stupeur et ses larmes. M<sup>me</sup> Duhamel l'encouragea, en lui faisant entrevoir que cette séparation momentanée lui ramènerait certainement son mari plus docile et plus amoureux, et comme Louise avait dans l'esprit un de ces grains d'aventure qui germent dans les cervaux les mieux faits, elle se résigna sous le bénéfice de cette douce perspective, arrangeant pour une échéance de quelques mois les bases générales d'une amnistie.

Henri avait eu le soin de faire atteler sa voi-

Ce petit échange de sentiment était convenablement tout ce que nous pouvions nous permettre; et nous en restâmes là.

Après avoir donné à la discrète Louise quelques dernières instructions à voix basse, la belle baronne me dit: — Venez!... — me précédant d'un pas ferme.

En descendant l'escalier que deux heures plus tôt j'avais monté avec un espoir si différent, je me sentis le cœur serré comme si je fusse parti pour un exil imaginaire. — Dans le jardin, je m'arrêtai aussi, pour contempler une dernière fois, à travers les rideaux des fenêtres, la lueur dorée des lampes qui maintenant veillaient seules dans ce boudoir désert.

Louise nous avait accompagnés jusqu'à la porte qu'elle nous ouvrit.

Puis nous nous trouvâmes dans la rue, elle me guidant, moi la soutenant, et sentant son bras s'agiter de petits frissons nerveux qui trahissaient plus d'émotion qu'elle n'en laissait paraître.

Nous marchions vite et en silence.

Après un assez long trajet que j'accomplis en aveugle, autant par ignorance que par préoccupation, M<sup>me</sup> de C... s'arrêta devant une large porte-cochère dont elle-même souleva le marteau avec force.

— C'est ici que nous devons nous séparer, me dit-elle,

— Ne puis-je rien pour vous? lui demandai-je encore.

La porte venait de s'ouvrir.

— Non, et merci! me répondit-elle en m'offrant sa main que je saisis, — merci, monsieur de B..., et adieu!

ture pour sa femme, et prenant les devants pour gagner l'estacade d'embarquement, il était parti à cheval, comme s'il eût dû faire une promenade, afin que ses gens ne s'aperçussent de rien; mais, chemin faisant, il réfléchit à la singularité de sa rencontre avec sa femme au point de départ. Il mit donc son cheval au galop, remonta la route à la rencontre du bateau. Quand il aperçut le panache de fumée poindre à l'horizon, il mit son cheval dans une auberge, se jeta dans une barque et gagna le large. Hissé sur le pont, il se rendit au salon pour attendre, sans se montrer, que l'on arrivât au point où sa femme devait s'embarquer. Mais en entrant il fut très-surpris d'entrevoir son oncle, M. Norbert, livré à la lecture du *Moniteur de l'Armée*. Le vieux chef d'escadron leva la tête, et sans se soucier de la mauvaise humeur de quelques douairières qu'il heurta au passage, il courut embrasser son neveu.

— Parbleu, mon garçon, je suis enchanté de

— Merci aussi! répliquai-je en approchant cette main de mes lèvres et en y déposant l'unique baiser d'un hommage suprême, — merci, madame, et... au revoir!

Au même instant, elle s'élança dans le gouffre obscur de la porte, dont le bruit sourd m'annonça que tout était fini.

Au résumé, je me trouvais seul, à quatre heures du matin, par un froid de seize degrés, dans un quartier inconnu, au milieu d'une ville que j'ignorais. Mais, par un de ces caprices qui valent mieux que le hasard, j'avais eu le plaisir de souper en tête-à-tête avec une des plus spirituelles beautés parisiennes... Et si je ne lui laissais pas cette pensée que je n'étais qu'un sot, j'emportais un droit certain à sa reconnaissance, — sa reconnaissance et un secret. Notre comédie était donc jouée; et dupe ou non, — car au fond je pouvais l'être, — je ne regrettais rien.

— C'est finir par un vilain mot une histoire mieux commencée, dit la princesse. Tous les hommes sont les mêmes. Est-ce tout?

— Sauf l'épilogue, reprit le comte, que je vous dirai comme *moralité*.

Deux mois après, durant lesquels je m'étais plus d'une fois demandé quel rôle j'avais véritablement joué dans cette aventure, je reçus un matin, de Paris, une petite lettre armoriée, dont je flairai plutôt que je ne lus l'adresse, tant son parfum me rappela aussitôt celui de l'oasis rêvée où je n'avais fait que passer.

C'était une lettre de la baronne.

En deux mots, — car j'abrège, — elle m'y disait que sa reconnaissance lui faisait un devoir de m'apprendre la fin d'une rencontre dont le résultat devait la justifier complètement. Qu'a-

te rencontrer, j'allais chez toi.

— Et vous ne m'en avez rien écrit!

— Je voulais te surprendre; c'est l'époque où M<sup>me</sup> Duhamel te rend sa visite, et je n'étais pas fâché de me retrouver en face de mon ennemie intime, c'était une campagne pour me refaire la main. Mais, à propos, comment se porte la jolie Louise, tient-elle toujours de sa respectable mère, et n'as-tu pas fini par occuper dans ton ménage la place que doit remplir le capitaine au régiment!

— Hélas, mon oncle!

— Voilà une exclamation de mauvaise augure et qui demande une explication. Viens me conter cela.

Le chef d'escadron et son neveu montèrent sur le pont. Mis au fait en quelques instants, le vieux militaire poussa un corbleu qui lui concilia les sympathies du timonnier qui gouvernait à la barre.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

près un mois de séparation amiable, son mari, par un sentiment qu'elle avait prévu, était revenu au-devant d'une explication orageuse d'abord, puis plus calme, puis repentante, lorsqu'elle lui avait avoué que tout cela n'avait été qu'un piège de sa jalousie, qu'un jeu imaginé par sa tendresse méconnue. — Qu'elle avait compris tout le bonheur d'être sans faute, parce qu'étant vraie elle avait su persuader. — Qu'à un dernier soupçon, elle lui avait répondu plus triomphante encore; « Que les femmes n'en » étaient plus aux privilèges des temps passés; » que se donner un amant, aujourd'hui c'était » se donner un maître; et que dans ce monde, » où elle voulait rentrer avec lui fière et heu- » reuse, elle pouvait défier tous les regards et » toutes les paroles; — qu'une femme qui aime » véritablement ne se vengeait jamais qu'à demi, » parce qu'elle voulait pouvoir pardonner. » (Une de ces lettres, qui, prises au rebours et mot pour mot, n'en sont pas moins un modèle de sentiment raisonné et logique féminine.) — Elle terminait en me disant (était-ce une moquerie?): « Que les hommes, extrêmes en tout, ne l'é- » taient pas moins dans leur confiance que » dans leurs doutes; qu'elle était donc comprise » enfin, et certaine de l'avenir. — Aussi me re- » merciait-elle encore, en m'assurant que j'au- » rais toujours une part dans sa pensée, parce » que j'en avais une dans son bonheur... »

— Le pensez-vous? me demanda le duc.

— Mais je pense au moins, répliquai-je, qu'il y aurait ici impertinence à prétendre le contraire.

— Et cette lettre, dit curieusement la princesse, qu'en avez-vous fait?

— Très-bien, mon garçon, dans le fond tu as fait bonne retraite, mais j'aurais préféré que tu eusses enlevé la place dans une charge. Ce qui est fait est fait, mais ne vas pas faiblir. La langue me démange de dire son fait à ta belle-mère. Elle ignore que, depuis Jeanne d'Arc, les femmes ont résigné le commandement.

— De la réserve, mon oncle, je vous en prie.

— Me prends-tu pour un palefrenier? Laisse-moi faire, c'est une petite satisfaction que je tiens à me donner. Hein! tu vois maintenant ce qu'il en coûte de se fourrer dans le régiment des jupons. Te voilà derechef ton maître indépendant! Je ne te quitte plus, et si plus tard on veut te revoir, on fera ses soumissions. En attendant, nous allons mener une existence dorée: la chasse, la table, le jeu; ce sera ravissant. Mais où diable vas-tu?

— Chez le notaire.

— Très-bien; moi je descends au château pour

— J'avouerai jusqu'à mon enfantillage, fit hypocritement le comte de B...; garder cette lettre m'eût paru une indiscretion, car elle était signée. La détruire, eût été un sacrifice trop grand. — Entre ces deux extrêmes, j'ai fait comme ce savant qui, ne sachant où loger le diable, le fit entrer dans une bouteille. Je crois même que j'ai fait mieux. Après avoir soumis l'épître confidentielle de M<sup>me</sup> de C... à une dissolution de vinaigre, je l'ai renfermée précieusement dans le flacon qu'elle m'avait donné, avec cette étiquette:

ESPRIT DE FEMME !...

A cette plaisante révélation du conteur, nous nous mimas tous à rire, et la princesse, quoique femme, mais ayant de l'esprit, ne put s'empêcher de rire comme nous tous.

GEORGES BISSE.

MÉLANGES.

\*\*

A Londres, la manière de frapper désigne la qualité de celui qui se présente. Frapper un coup de moins, s'est se dégrader, et un coup de trop, c'est commettre une usurpation, une insolence.

Un seul coup annonce le laitier (milk-man), le charbonnier, un domestique de la maison, un mendiant. Il signifie: Je voudrais entrer.

Un double coup indique le facteur de la poste, un messenger quelconque. Il exprime qu'on est pressé, qu'on vient pour affaire, et signifie: Il faut que j'entre.

Un triple coup dénote les maîtres de la maison, ou des personnes qui la fréquentent ordi-

en découdre avec M<sup>me</sup> Duhamel; c'est une satisfaction que je veux me donner.

La cloche avertit les voyageurs du voisinage de l'estacade. Henri redescendit dans l'entrepont. Louise et son cousin se croisèrent avec le chef d'escadron, qui fit un salut cérémonieux à sa nièce et lança un regard de travers à son sigisbé.

— Voilà, se dit le vieil officier, une figure de cousin qui m'est suspecte. Je la retrouverai.

Le cousin Paul baissa les yeux devant l'éclair qui jaillit de la prunelle de M. Norbert, comme s'il se fût senti deviné. Le bateau se remit en marche. Le cousin ne manqua pas d'utiliser sa position de protecteur et de préparer l'exécution de ses projets. Louise préoccupée ne prêtait qu'une attention distraite à la rhétorique de son cousin; elle regardait s'effacer dans les lointains vaporeux la cime des hauts arbres qui enveloppaient le château.

Le beau ciel bleu, qui étendait jusque là sa

nairement: il dit d'un ton impératif: Ouvrez.

Quatre coups annoncent une personne distinguée qui arrive en voiture; ils signifient: Je veux entrer!

Les quatre coups fermes annoncent un prince, un nabab d'Aarcot, un baron allemand, ou quelque autre personnage extraordinaire; ils signifient: Je vous fais beaucoup d'honneur en venant chez vous.

Heurter et sonner tout à la fois annoncent aussi le maître du logis.

J'aime assez ces manières bruyantes de frapper qu'on appelle en anglais *tonner à la porte* (door thaudring). On sait du moins à qui on a affaire avant d'ouvrir son logis.

Combien il y a de gens auxquels je n'ouvrirais pas

\*

\*\*

Honoré, qui a débuté à Paris dans les rôles de Potier, vint un soir annoncer au public qu'un de ses camarades était indisposé, et prier qu'on voulût bien en accepter un autre dans le rôle que le malade devait jouer. Le public prenait assez bien la chose, lorsqu'un monsieur placé à l'orchestre se leva, et exigea que l'acteur annoncé parût *mort ou vif*. Alors Honoré, du ton le plus poli: « Ma foi, messieurs, moi qui suis » payé pour dire des bêtises, je n'aurais pas » trouvé celle-là. »

\*

\*\*

Un des principaux acteurs de la Comédie-Française, connu par un nazillement assez prononcé, assistait un jour, comme membre du comité, à la lecture de la pièce d'un jeune auteur. La pièce est refusée; et au nombre des motifs que le comédien allègue pour son compte:

nappe immense au-dessus du lac, commença à se blasonner de nuages blonds, et, dans le lointain, un rideau sombre semblait avancer ses plis et envahir l'espace lumineux où brillait le soleil. Le patron et les hommes de l'équipage regardaient avec inquiétude ce phénomène très-commun sur le lac de Genève. Une demi-heure après, l'eau, d'azurée, devint verdâtre et commença à se hérissier de petites vagues blanchâtres à la cime. A cet avertissement, le capitaine fit gouverner vers la terre, lança le bateau à toute vapeur et serra les voiles. Il était trop tard.

Sur le ciel teinté d'ardoise se détachaient des masses cotonneuses, et un vent violent tourbillonnait en gémissant autour de l'embarcation.

AMÉDÉE AUFAYVRE.

(La suite au prochain numéro.)

« Votre ouvrage est mal écrit, dit-il à l'auteur ; un style prétentieux, plein de recherche et d'affectation ! Il faut avant tout écrire comme on parle. — C'est fort bien, dit l'auteur ; mais alors vous qui parlez du nez... » On pense quelle explosion de gaité cette saillie fit naître dans le tribunal comique ; mais quoiqu'il eut fait rire ses juges, l'homme de lettres n'en perdit pas moins sa cause.

\* \*

Dans une de ses nombreuses tournées départementales, M<sup>lle</sup> Georges donna quelques représentations dans je ne sais quelle petite ville, où elle excita le plus vif enthousiasme. Les amateurs, le jour de sa clôture, qu'elle faisait par le rôle de Didon, voulurent lui décerner une ovation : à cet effet, ils s'entendirent avec le machiniste, et il fut convenu qu'au moment où elle monterait sur le bûcher, une couronne de lauriers, de roses et d'immortelles, descendue du cintre, viendrait se poser sur la tête de l'amante d'Enée. En effet, le signal est donné ; mais le machiniste, se trompant de corde, fait arriver sur la figure de l'infortunée Didon la seringue de Pourceaugnac. M<sup>lle</sup> Georges, entendant des éclats de rire dans une scène où elle avait l'habitude d'arracher des larmes, lève les yeux et voit l'instrument légitif qui, comme l'épée de Damoclès, était suspendu sur sa tête royale.

\* \*

Un directeur de théâtre, fort économe, lisant sur la note des menues avances faites par la por-

tière du théâtre, ces mots ; *mou, chat*, 10 centimes, s'enquit de la signification de ce logogriphe.

— Monsieur, lui fut-il répondu, il s'agit du mou qu'on achète pour la nourriture du chat.

— Et à quoi est-il bon, ce chat ?

— Mais, Monsieur, à manger les souris qui, sans lui, ravageraient le matériel.

— Du moment qu'il mange les souris, il n'a pas besoin qu'on le nourrisse, répondit le directeur économe ; désormais, supprimez le mou !

\* \*

Un personnage à figure dolente se présente chez l'auteur de *Monte-Cristo*.

— Monsieur Dumas, dit-il, je sais que vous êtes une sorte de grand aumônier de France ; cela m'encourage à venir vous adresser une prière.

— Parlez, monsieur, de quoi s'agit-il ?

— Je suis un ancien huissier, monsieur Dumas. Un de mes amis, ancien praticien comme moi, est mort hier dans le plus grand dénûment. On n'a pas de quoi lui faire ses obsèques. Je viens donc vous demander quinze francs pour aider à le faire enterrer.

Ici, M. Alexandre Dumas ouvre un tiroir, prend de l'argent, et dit :

— Vous me demandez quinze francs pour faire enterrer un huissier ; tenez, en voilà trente : faites-en enterrer deux.

\* \*

UN ENFANT TERRIBLE. — M<sup>me</sup> de S\*\*\*, donnant une soirée musicale, recevait à dîner M<sup>lle</sup> C\*\*\*,

cantatrice distinguée, mais... camarde.

M<sup>me</sup> de S\*\*\* avait recommandé à son petit garçon, né malin, de ne faire aucune remarque sur le nez de la virtuose.

Pendant le dîner, le diable d'enfant ne cessait pas un instant de regarder M<sup>lle</sup> C\*\*\* et se faisait mille violences pour retenir sa langue, qui lui démangeait.

Enfin, ne pouvant y tenir, il se mit à dire, au moment où l'on sortait de table :

— Maman, je ne sais pourquoi tu me défends de parler du nez de mademoiselle, puisqu'elle n'en a pas.

\* \*

AU RESTAURANT.

*L'habitué.* — Des petits pois au veau, s'il vous plaît ?

*Le maître d'hôtel.* — Garçon, servez des petits pois à monsieur.

\* \*

A PROPOS DE COCHONS.

Le fermier de monsieur a l'honneur de prévenir monsieur qu'il s'est permis de faire abattre la mère des petits de monsieur pour l'empêcher de mourir.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

*Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.*

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY, Rue Mercière, 92.

# LE PIED DE MOUTON

Grande féerie-recue-ballet en 21 tableaux, imitée de MARTAINVILLE,

Par MM. COGNARD FRÈRES et HECTOR CRÉMEUX.

## DISTRIBUTION GÉNÉRALE DE LA PIÈCE

MM. LAURENT, Lazarille.  
 POIRIER, Nigaudinos.  
 JOSSE, don Lopez.  
 JOHN BLICK, le Notaire sur la glace.  
 M<sup>lle</sup> FRAISSE, la Fée des Soucis.  
 Mmes CÉLINE MONTALAND, Léonora.  
 MACÉ, Gusman.  
 PHILIPPE, la Fée Primavera et le Latin des voyages.  
 MARIE GRANDET, la Reine des Fées.  
 JOUYE, Brigitte.  
 Les autres rôles seront joués par MM. ALFRED, POCHIN, et Mmes FÉLICIE, DESIRÉE et ARGENTINE.

## BALLETS

Au 0<sup>e</sup> tableau :  
**LES FLEURS ANIMÉES**  
 Ballet français, — exécuté par  
 Mmes V. MAGNY, BOTALLI et MARIQUITA.

Au 12<sup>e</sup> tableau :  
**LES PATINEURS**  
 Ballet russe, — exécuté par  
 M. JOHN BLICK et tout le corps de ballet.

Au 14<sup>e</sup> tableau :  
**FLORE ET ZEPHIR**  
 Pas de deux, dansé par Mmes V. MAGNY et MARIQUITA.

Au 16<sup>e</sup> tableau :  
**LES RIFLEMEN**  
 Ballet anglais, — exécuté par  
 Mlles ROTALLY, et MARIQUITA.

Au 16<sup>e</sup> tableau :  
**LA BACCHANALE**  
 dansée par M<sup>lle</sup> LOUISE RAOUL.

Au 17<sup>e</sup> tableau :  
**LA PALERMITAINE**  
 Ballet italien, — TARANTELE SICILIENNE,  
 Exécuté par tout le corps de ballet.

## NOMENCLATURE DES VINGT ET UN TABLEAUX DE LA PIÈCE

- PREMIER ACTE.  
 1° LA CUISINE DU DIABLE.  
 2° GUSMAN NE CONNAIT PLUS D'OBSTACLE.  
 DEUXIÈME ACTE.  
 5° L'AVENUE AUX SOUFFLETS.  
 6° LES FLEURS ANIMÉES.  
 TROISIÈME ACTE.  
 11° LA JAUNISSE DE NIGAUDINOS.  
 12° L'HIVER EN PLEIN ÉTÉ.  
 QUATRIÈME ACTE.  
 14° LE PAYS DU BLEU.  
 CINQUIÈME ACTE.  
 18° LE PIED DE MOUTON ET LE PIED DE COCHON.  
 19° LA GROTTTE DES SOUCIS.  
 20° LE PALAIS DES PIERRERIES.

## 21° L'APOTHÉOSE.

LE BALLETT FINAL sera exécuté par trente-deux danseuses, de la Scala de Milan, du Grand-Théâtre de Bologne, de la Pergola de Florence, et de Covent Garden de Londres, avec accompagnement de la BANDA MILITAIRE (double orchestre sur la scène et dans la salle), à la manière des théâtres d'Italie.  
 Coryphées : SOLANGES, CABAN, POLESKA, TOLEDO, PERLA, DAHLIA, DEMARTINI et CHELDI.  
 Corps de Ballet : MICHAËL, FIORINI, A. FIORINI cadette, DURAND, CARLOTTA PERLA, DESIRÉE, AIMEE, MARTEAU, MEUNIER, JULIE, HENRIETTE, CLAIRE, ROSALIE PERRIN, MICHAËL, BUISSERET, SCHEINDER, AGATHE, BOURDET, ANNA, MARIA.